

pas seulement par le secours matériel qu'elles lui ont apporté dans un moment difficile, mais surtout par la démonstration qu'elles ont fournie des égards auxquels toutes les nations se croient tenues en présence du vaillant effort de régénération de la Jeune-Turquie. A la solution de la crise, c'est peut-être, tout mis en balance, les Turcs qui ont le plus gagné.

L'Europe compte un roi de plus, mais il ne serait pas vrai de dire que, par là, il n'y a rien de changé en Europe. La Bulgarie, qui était déjà une force, est devenue une puissance. Elle entrera, comme un appoint décisif, dans toutes les combinaisons qui peuvent se préparer en Orient; il ne se fera rien, dans les Balkans, sans qu'elle y ait un rôle considérable et sans qu'elle y recueille la meilleure part des bénéfices. La France a suivi avec un tout particulier intérêt, avec une sympathie qui n'est pas demeurée platonique, le jeu merveilleusement souple et nuancé du roi Ferdinand I<sup>er</sup> : la prudence s'y marie à l'audace; la réalité pacifique y fait contraste avec les démonstrations belliqueuses; le petit-fils de Louis-Philippe sait, avec un art consommé, peser sans frapper, utiliser la belle armée qu'il a créée sans pourtant s'en servir, obtenir de grands résultats sans rien sacrifier. Pour lui et pour son peuple, l'amitié autrichienne est une nécessité de situation, imposée par le voisinage roumain, et l'amitié russe une nécessité de cœur; entre les deux, le roi Ferdinand évolue avec une élégance qui déconcerte les rancunes et désarme les malveillances. De l'amitié autrichienne, il profite pour proclamer au bon moment l'indépendance de son État et sa propre royauté; sur l'amitié russe, il compte pour reconnaître et affermir sa couronne : comment ne pas accueillir en roi le souverain qui apporte, sur le cercueil du grand-duc Wladimir, les larmes reconnaissantes de tout un peuple? Quand les circonstances l'exigent, le tsar des Bulgares sait parler haut, appuyé for-